

ou mal compris, ne portent le désordre dans des familles honorables. D'ailleurs, la recherche de la paternité est interdite.

—Mais, à quoi sert alors de déposer, en même temps qu'un enfant, un signe de reconnaissance ?

—Cela permet aux parents de venir réclamer un jour l'enfant abandonné, si les remords les y pousse. ou si un changement de position les met à même de le faire. Le jour et l'heure de l'enfant sont constatés sur un registre de l'hospice. En même temps, on décrit les vêtements du petit être abandonné, les marques du linge, si elles existent, et les objets d'une nature quelconque attachés aux langes et pouvant, dans l'avenir, rendre possible une reconnaissance. L'enfant est inscrit sous un numéro (je portais, moi, le numéro 9), à ce numéro on joint un nom. On crée de cette façon aux enfants trouvés un état civil dont ils se servent dans la vie.

—Tout cela est étrange et donne le frisson ! murmura la fille du millionnaire ; ainsi, vous avez été déposée à la porte d'un hospice ?

—Il y a vingt-et-un ans, oui, mademoiselle. A cet hospice, j'ai été élevée, j'ai appris à travailler, et quand j'ai eu seize ans, on m'a mis en apprentissage chez une couturière, une brave femme qui ne m'a ménagé ni les bonnes leçons, ni les bons conseils. Lorsqu'elle est morte, j'ai pleuré toutes les larmes de mes yeux. J'avais dix-neuf ans alors. Je pouvais aller demander de l'ouvrage à l'hospice, mais tout en y faisant connaître le changement survenu dans mon existence, ce qui est obligatoire, je préférais rester maîtresse de moi-même. J'avais quelques économies. J'achetai un petit mobilier, je louai une chambre et j'allai chez les grandes couturières offrir mes services. L'une d'elles, qui m'avait agréée et chez qui j'étais depuis plus d'un an, partit pour la Russie où je ne voulus pas la suivre. Madame Augustine me prit alors et m'occupe depuis quinze mois.

—Quel âge avez-vous, Lucie ? Vous me permettez de vous appeler "Lucie" tout court, n'est-ce pas ?

—Oh ! mademoiselle, je crois bien ! Je considère comme un honneur pour moi cette preuve de sympathie, et je vous en suis reconnaissante.

—Alors je renouvelle ma question. Quel âge avez-vous ?

—Vingt-deux ans et demi, mademoiselle.

—Comment, étant une très habile ouvrière, n'avez-vous songé à fonder un établissement ?

—Pour fonder un établissement, mademoiselle, il me faudrait deux choses que je n'ai pas.

—Lesquelles ?

—Une clientèle, d'abord, et ensuite des capitaux pour les frais.

—Il me semble que vous pourriez, ayant dans les mains, un bon état, trouver un mari, sinon riche, du moins possédant quelque argent. Cet argent vous servirait à meubler un appartement, à installer des ateliers, et la clientèle viendrait ensuite.

En entendant prononcer le mot de "mari," l'ouvrière devint très rouge. La fille de Paul Harmant remarqua cette rougeur et dit en souriant :

—Ou je me trompe fort, ou vous songez à vous marier.

—Vous ne vous trompez pas, mademoiselle. Oui, je songe à me marier.

—Qui vous empêche de le faire ?

—Celui que j'aime et qui m'aime est sans fortune ; il ne possède absolument rien et veut attendre, pour nous marier, qu'un bon emploi lui permette de nous faire vivre. Une fois sa femme je travaillerai bien peu, car il voudra que je m'occupe exclusivement des soins du ménage.

—Agir ainsi sera peut-être un tort. Mais enfin j'ai oui dire qu'un article de loi veut que la femme obéisse au mari. Le jour de votre mariage, ma chère Lucie, je serai heureuse de vous constituer une petite dot, à la condition que votre mari vous permette de travailler pour moi seulement.

—Je lui demanderai, mademoiselle, en lui parlant de vos bontés, et je suis bien sûre qu'il ne me refusera pas.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, l'essayage marchait bon train et l'assemblage de la robe de soirée se trouva sans défaut. Lucie enleva le vêtement et le remplaça dans son enveloppe de serge,

après avoir aidé Mary à endosser un chaud peignoir de flanelle bleue.

—Pour quand aurez-vous besoin de votre robe, mademoiselle ? demanda Lucie.

—Pour jeudi prochain. Je dois assister ce jour-là à une soirée dansante chez la femme de l'un des amis de mon père.

—Vous l'aurez jeudi, mademoiselle, je vous demande l'autorisation de venir vous habiller moi-même. De cette façon, si quelque petite retouche paraissait utile, je la ferais séance tenante.

—Je vous remercie et j'accepte de grand cœur, cela me procurera le plaisir de vous voir. Je vais d'ailleurs commander à madame Augustine plusieurs costumes et je lui dirai que je la prie de vous en charger. Je ne veux plus être habillée que par vous.

—Et moi, je serai bien heureuse de travailler pour mademoiselle, répliqua Lucie.

LXIII

La fille du millionnaire reprit :

—Où demeurez-vous, ma chère enfant ?

—Quai Bourbon, No. 9, répondit Lucie.

—Le quai Bourbon, où est-ce ?

—A l'île Saint-Louis.

—Bien, je prends note du numéro. Avez-vous remarqué que c'est le même sous lequel vous avez été inscrite à l'hospice des Enfants-Trouvés ?

—Oui, mademoiselle, un hasard.

—Retournez-vous quelquefois à l'hospice visiter les personnes que vous y connaissez ?

—J'y allais de temps en temps la première année. J'y étais obligée d'ailleurs, étant mineure. Aujourd'hui, j'ai passé l'âge de la majorité. Je n'y connais plus personne, et j'ai cessé d'y retourner.

—Allons, au revoir, Lucie !

—Au revoir, mademoiselle, et merci encore !

La fiancée du Lucien Labroue quitta l'hôtel de la rue Murillo et se fit conduire chez madame Augustine, où elle reçut des compliments pour son travail. Mary, après le départ de l'ouvrière, était retombée dans sa tristesse. Elle vint se blottir devant le feu, au fond d'une chauffeuse, en pensant à Lucie.

—Enfant trouvée ! murmura-t-elle. Sans père, sans mère. Abandonnée par ceux qui pouvaient, qui devaient l'aimer ! Triste existence ! Et cependant elle est heureuse. Elle ne souffre pas comme moi. Elle ne s'ennuie jamais. Sa vie est pleine. Elle travaille. Elle espère en l'avenir et elle aime !

Après un silence, Mary répéta :

—Elle aime ! C'est donc une bien douce chose, l'amour, qui fait, dit-on, oublier tous les chagrins, toutes les souffrances ! Elle aime ! Elle est aimée. Saurai-je jamais, moi qui suis riche, ce que c'est que l'amour ?

Un accès de toux empourpra violemment les pommettes de la jeune fille. Elle porta son mouchoir à ses lèvres. Quand elle le retira, il était taché de rouge. Mary devint très pâle.

—Du sang ! balbutia-t-elle. Pourquoi donc ? Et la poitrine me brûle ! Il me semble que j'ai un charbon ardent entre les épaules.

Deux larmes coulèrent sur les joues de la pauvre enfant. Elle se leva, alla prendre une cuillerée de potion, puis revint s'asseoir auprès du feu.

—Je voudrais aimer aussi, moi ! fit-elle en souriant.

Puis elle s'absorba de nouveau dans sa rêverie mélancolique.

(La suite au prochain numéro.)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le goître ou gros cou est caractérisé par le gonflement considérable et permanent d'une glande volumineuse, qui se trouve placée en avant du cou. Cette tumeur peut disparaître si le sujet est jeune et bien portant, au moyen du traitement suivant :

1° Tous les jours, frictionner doucement la grosseur avec une pommade à base d'iodure de potassium ; tenir cette grosseur constamment recouverte d'une mince compresse de lingé fin graissé avec la même préparation. 2° Prendre également tous les jours un quart de gramme d'iodure de potassium.

On recommande aussi, tout spécialement, le changement d'air.

LES SANS-GÊNE

Vous les connaissez, les sans-gêne ? Ils vivent, ils agissent, comme s'ils étaient seuls sur la terre.

Ils vont de l'avant sans se préoccuper de leurs concitoyens ; ils s'imaginent qu'il n'y a personne autour d'eux, ils ont une nouvelle espèce d'anneau de Cygès à eux, qui rend les autres invisibles, et, forts de leur faiblesse, ils se croient tout permis.

Ce sont des imbéciles quelquefois, des brutes souvent, des égoïstes toujours.

Au rang de ces êtres-là il faut mettre :

Le passant qui marche en tournant la tête pour regarder une dame et qui vient se jeter sur vous :

Le garçon de magasin qui sort, sans faire attention, d'une porte cochère, avec un volet sur l'épaule et qui vous broie la poitrine ;

Le monsieur qui balance sa canne et qui vous l'envoie dans les jambes ;

La blanchisseuse qui, avec son panier au bras, barre le trottoir et vous force à descendre sur la chaussée où une voiture vous écrase ;

L'individu qui sort précipitamment d'une boutique au moment où vous passez et qui vous éborgne ;

L'épicier qui vous casse le nez avec la manne qu'il porte sur la tête ;

Les gens qui passent partout avant leur tour et vous bousculent, quoique vous attendiez depuis plus longtemps qu'eux.

Et ce n'est pas tout ! mais je n'en finis pas s'il me fallait énumérer tous ceux qui s'arrogent tous droits, qui n'ont d'égards pour personne, qui se croient partout chez eux.

Il y en a parmi les autres, parmi les employés qui se montent sur le dos sans vergogne.

On monopolise, on accapare tout.

Tant pis pour celui qui se plaint.

On le hue, celui-là !

Et il faut souffrir toutes ces petites misères de chaque jour.

ADRIEN.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 95.—LOGOGRIPHE

Quand je porte mon chef, cruellement j'impose
L'infortune inhérente au néfaste destin ;
Lorsque je ne l'ai plus, très nettement j'expose
Ce qui doit rendre un fait absolument certain.

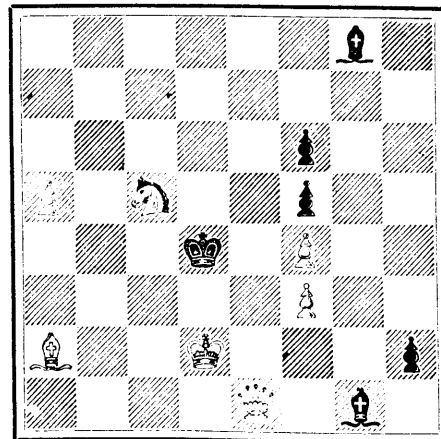
No. 96.—ANAGRAMME DEVINETTE

En XXXXXXXX du côté de la vallée, je découvris un sentier XXXXXXXX parsemé d'odorantes fleurs.

No. 97.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. G.-F. STUBBS, Saint-Jean (N.-B.)

Noirs—6 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 92.—Le mot est : Sang-froid.
No. 93.—Les mots sont : Salive et Valise.
No. 94.—Le mot est : Arbre.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle Eugénie (Cinq-Mars, Montréal ; Eudore Gouin, Montréal.